

INSERTIONS

S'adresser de 10 heures du matin à 4 heures
du soir, 46, Rue Maciel.
De 8 à 10 heures du soir rue 25 de Mayo 58.

Toute la correspondance devra être dirigée au
Directeur.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas
rendus.

Téléphone «La Cooperativa» N° 339

Impreso en los Talleres de El Solito

GOURRIER FRANCO-ORIENTAL

JOURNAL DU MATIN

RÉDACTEUR EN CHEF: J. G. Boron Dubard

Rédaction et Administration: 46, rue Maciel.

DIRECTEUR-ADMINISTRATEUR: A. Ros

La Vie Economique

LES MUTUALISTES

Au banquet des mutualistes du 27 mai, M. Barillon a dit avec raison que les institutions de prévoyance et d'assistance n'étaient le monopole d'aucun parti. Les hommes politiques qui prétendent les découvrir retardent légèrement. Les sociétés de secours mutuels ont été fondées avant la naissance d'un certain nombre d'entre eux. La proposition de loi qui tend à améliorer leur situation et qui est actuellement en discussion devant la Chambre a été déposée le 2 décembre 1893 et les trois premiers signataires en sont MM. Audiffred, Lynam et Ricard.

Cette loi nouvelle divise les sociétés de secours mutuels en trois catégories.

1. Les sociétés libres qui se constituent et s'administrent sans autorisation préalable et dont la gestion et l'emploi des fonds ne sont pas contrôlés par l'Etat;

2. Les sociétés approuvées;

3. Les sociétés reconnues comme établissement d'utilité publique et qui ont pour leurs statuts spéciaux approuvés par le conseil de l'Etat.

L'approbation des sociétés implique la nécessité pour les sociétés de secours mutuels de placer leurs fonds dans un certain nombre de valeurs offrant de sérieuses garanties; d'établir une répartition entre les recettes et les dépenses; c'est-à-dire de mettre en regard de tous les engagements sociaux une recette correspondante.

Cette dernière disposition est une innovation d'autant plus utile qu'il y a longtemps que l'on a signalé l'imprévoyance de la prévoyance. On se laisse aller par le sentiment, et on se ruine si on veut donner plus qu'on ne peut recevoir. Loin de faire œuvre utile, on fait œuvre décevante.

Dans la discussion actuelle, on a entendu un orateur, très partisan des sociétés de secours mutuels, déclarer que les actuels en étaient les ennemis: pourquoi? Parce que les actuels sont des mathématiciens qui calculent. Ils peuvent se tromper s'ils négligent tel ou tel coefficient, ou si leurs coefficients ne sont qu'imparfaitement établis; mais vaut-il mieux marcher à l'aveugle? Autant vaudrait dire qu'un navigateur ne doit pas savoir relever le point, parce que le brouillard ou les nuages voilent parfois le soleil et l'étoile polaire.

La nouvelle loi reconnaît à toutes les sociétés le droit de constituer des pensions viagères de retraite, non plus seulement comme par le passé, au moyen du fonds commun, mais par des livrets individuels ouverts au nom des sociétés.

C'est là une innovation qui donne une grande sécurité aux sociétés et par conséquent aux bénéficiaires de ces retraites. Le mutualiste sera toujours au courant des avantages que lui constituera la société qu'il pourra calculer à l'aide des tarifs de la Caisse nationale des retraites.

Les sommes consacrées jusqu'à présent par les mutualistes à l'assurance contre la vieillesse ont été tout à fait insuffisantes:

Ce n'est pas, disait avec raison l'exposé des motifs de la proposition de loi, avec une contribution de 5 francs, payée pendant trente ans, soit une somme de 150 francs, que les membres participants des sociétés de secours mutuels peuvent pour voir aux charges de cette nature. Sans cotisation spéciale par les sociétés, elles ne peuvent arriver à rien de sérieux.

Le livre individuel engage son titulaire à faire des versements supplémentaires: c'est donc lui qui peut développer l'institution. Les exploitants d'industrie peuvent aussi y coopérer.

Mais il ne faut pas oublier que les sociétés de secours mutuels sont avant tout des sociétés d'assurance contre la maladie.

La nouvelle loi donne aux sociétés approuvées la faculté de posséder des immeubles jusqu'àux trois quarts de leur avoir. C'est là une importante innovation.

L'Etat subventionne les sociétés de secours mutuels. Le progrès ne consiste pas à aug-

menter ces subventions. Le progrès consiste à les diminuer et à les supprimer.

Les hommes qui ont un véritable souci de la mutualité sont bien de cet avis. L'exposé des motifs de la proposition de loi est formel à cet égard.

Il existe encore des mutualistes, dit-il, qui, faisant bon marché de la liberté, auraient volontiers soutenu qu'une loi sur les sociétés de secours mutuels devrait avoir pour unique but d'accroître les subventions de l'Etat en les garantissant par un texte immuable. Cette conception, qui tendrait à assimiler les œuvres de prévoyance aux œuvres d'assistance, n'est plus défendue que par une minorité de jour ou jour moins nombreuse.

La mutualité a protesté contre le rattachement des institutions de prévoyance à la direction de l'Assistance publique et elle s'est ralliée à la règle du taux mobile.

Il est vrai que le 28 mai, à la Chambre, il y a eu encore des députés qui ont réclamé pour l'Etat l'obligation de servir un taux de 4 fr. 50 pour 100. Mais c'est le défenseur des sociétés de secours mutuels, le député qui s'en est le plus occupé et qui a le plus fait pour elles, l'auteur même de la proposition en discussion, M. Audiffred, qui s'est élevé contre ce taux factice, qui n'a rien de réel, qui ne peut être qu'une subvention déguisée. Il a dit avec raison qu'il valait mieux une subvention ouvertement inscrite au budget de l'Etat.

Mais la subvention elle-même ne saurait devenir un des éléments constitutifs du budget des sociétés de secours mutuels, dit l'exposé des motifs de la proposition de loi. L'Etat ne peut distribuer que ce qu'il recueille par la voie de l'impôt, et l'impôt nécessaire pour accorder des subventions importantes frapperait lourdement le mutualiste comme contribuable. La subvention de l'Etat, si elle atteignait de grandes proportions, ne serait donc qu'une fiction; elle ne constituerait pas un don, mais une pure restitution, une restitution partielle du produit de l'impôt diminué des frais de perception et de répartition.

Rien de plus sage que ces paroles. Les sociétés de secours mutuels doivent être des sociétés de prévoyance et non des sociétés de mendicité. Leur but moral serait complètement manqué si elles recrutaient ce dernier caractère. Les hommes qui sont à la tête du mouvement mutualiste en sont convaincus. Ils sauront les préserver de ce danger dans lequel voudraient les jeter ceux qui se préoccuperont beaucoup moins de les servir que de les flatter pour en faire un instrument politique à leur profit.

Yves Guyot.

COURRIER POLITIQUE

LE PARTI PROGRESSISTE

Paris 28 juin 1897.

Il s'est constitué à la Chambre, et l'on travaille à former dans la nation, non pas précisément un nouveau parti, mais une association d'hommes qui arbore une nouvelle étiquette: républicains, progressistes. C'est au Palais Bourbon, le bataillon sacré, la garde de l'armée ministérielle. C'est là que se donnent rendez-vous les républicains modérés, les libéraux également ennemis des sectaires et des cléricaux, de la réaction et du socialisme, ceux qui ne veulent plus de ces cabinets de concentration propres à énerver le parlementarisme et non moins résolus à barrer la route aux cabinets radicaux.

Ce parti progressiste fait vivre le ministère Méline et oppose son solide effort aux tentatives violentes de ses adversaires. Il se propose d'orienter la République vers des voies nouvelles, de briser les vieux cadres, d'en finir avec les pratiques de l'opportunisme, avec ces capitulations de conscience et de volonté dont le résultat le plus ordinaire fut toujours l'abandon des plus nombreux entre les mains de plus avides et des plus violents.

M. Ranc, qui combat ce nouveau parti et s'efforce de rassurer la concentration à prétendu l'autre semaine que j'étais l'inventeur du mot, sinon de la chose, et que, si je n'a-

vais pas formé cette association d'hommes et d'idées, j'avais du moins peint l'enseigne. Il me fait trop d'honneur.

Mon rôle est, en réalité, infiniment plus modeste. Je me suis borné à écrire un des premiers, ces mots: «Républicains progressistes» et comme ils disaient bien ce qu'ils voulaient dire leur fortune a été rapide. Des orateurs s'en sont emparés et aussi des journalistes; ils ont figuré dans certains discours ministériels et dans ceux de divers orateurs qui ont exercé ou exerceront le pouvoir. Bref, ils ont reçu, on fort peu de temps, leurs lettres de grande naturalisation. M. Ranc peut me croire sur parole, je n'en suis pas plus fier pour cela.

Le parti progressiste existait aux débuts mêmes de cette législature; il s'appelait alors le parti des républicains du gouvernement. Il aida les ministères Dupuy et Perier à vivre; il les aida aussi à mourir, car il ne savait pas encore à juste quel guide il préférait; sa politique était un peu flottante, sa discipline molle et l'on ne pouvait guère louer que ses intentions. Il manquait de chefs, son programme semblait incertain et sa volonté souvent hésitante se laissait pétrir comme une cire par des mains fortes ou adroites. Ce fut ainsi qu'il se périt, sans bien voir où M. Ribot le conduisait, à une tentative déguisée de concentration et que, plus tard, il manqua successivement de clarté pour écouler dans l'œil le ministre Bourgeois, puis d'énergie pour réagir contre ses défaillances de la veille. Il allait, sans savoir où, cherchant un noyau qui, probablement une politique et un homme.

En se prolongeant, l'expérience du cabinet radical trompa les caractères, affermit les consciences, éclaira les esprits. Des politiques d'une incontestable valeur, mais jusque-là hésitant entre le progrès et le piètement sur place, entre la réconciliation de tous les citoyens résolus à conspirer ensemble pour le bien public et l'assouplissement de ces rancunes entretenues, exploitées par les sectaires, entre l'union intime des hommes que leurs origines, leurs tendances, leurs opinions rapprochent et la coalition pratique sans but défini par ceux qui, sous prétexte de se concentrer, se coalisent pour prendre un éphémère pouvoir, se décidèrent enfin à faire un choix. Ils rompirent avec les pratiques fâcheuses du passé, ils se tournèrent résolument vers l'avenir.

Loin de les intimider, les assauts de leurs adversaires parurent enflammer leur courage. Ils se disciplinèrent, on les vit assidus aux séances et aux réunions des bureaux; ils s'imposèrent des sacrifices et, au lieu de voler après coup au secours des vainqueurs, se lancèrent courageusement dans la mêlée des partis pour assurer la victoire.

Cette métamorphose irrita leurs adversaires; puis, les déconcerta. Les progressistes avaient une grande force: l'homogénéité de leurs doctrines, le même but, les mêmes espérances. Ils allaient tous ensemble du même pas dans le même chemin, se sentant les coudes, opposant aux attaques leur bataillon carré contre lequel se brisaient les plus vigoureuses charges.

Leurs rangs se sont grossis de tous ces hésitants qui jusqu'alors volaient un jour avec l'extrême-Gauche et le lendemain avec le Centre, impuissants à se fixer, papillons voltigeant de lumière en lumière, sautages prenant les verrières pour des joyaux.

Transformés en progressistes, les républicains de gouvernement n'ont pas abandonné le ministère Méline, après avoir lâché autrefois les cabinets Dupuy et Casimir-Perier, de telle sorte que nous jouissions du spectacle imprévu, et dont nous avions dû nous déshabiller, de la stabilité gouvernementale.

Au dit, avec raison, que rien, en France, ne réussit comme le succès. De là, cette force toujours grandissante du parti progressiste. On ne croyait guère, quand il naquit, à son existence; mais elle s'affirma, et ceux-là mêmes qu'elle désolait sont bien forcés de convenir qu'elle n'est point en face d'un fantôme. Un philosophe prouvait le mouvement par la marche; le parti progressiste démontra sa vigueur par la force de ses coups.

Mais il en est, de certains égarés, de la politique comme de la science: il y a les expériences de laboratoire et les autres. Les se-

condes ne réussissent pas toujours, alors même que les premières semblent concluantes. Un parti peut se fonder et vivre dans la Chambre; il faut de plus sérieux efforts pour qu'il se crée dans le pays et sorte triomphant des élections. On s'emploie avec beaucoup de zèle à préparer la réussite de cette grande et décisive épreuve. Des comités existent à Paris et rayonnent de là sur les départements. Des politiques, des orateurs de grande envergure, M. M. Waldeck-Rousselle, Poincaré, Deschanel, notamment prennent le contact avec les électeurs et à leur suite, des missionnaires, moins connus mais pas moins ardents, vont prêcher la croisade contre les partis extrêmes, combattre les sophismes, mettre à nu les équivoques se défendent et attaquent, prouvant ainsi que les modérés sont tout aussi capables que les ardents de propagande et de lutté.

Nous assistons au réveil des libéraux, à une poussée des jeunes, à l'éclosion, à la divulgation d'idées nouvelles, et, en face du socialisme, auquel se raccroche la fraction avancée du parti radical, se dresse l'état-major plein de confiance et d'ardeur de ce parti naissant ou plutôt renaissant qui veut reconquérir la France déchirée, purifier les esprits, unir par des liens indissolubles l'ordre, le libéralisme, le progrès.

C'est entre ces deux armées que se livrera la bataille des élections et, dans leur choc, seront inévitablement brisés ceux qui auront ingénuement joué le rôle des Sabinés, ces concentrateurs d'un autre âge qui s'entêtent à croire que la jument de Roland n'est pas morte.

Paul Boq.

LETTRE DE LA CHAMBRE ET DU SÉNAT

Paris, 18 juin de 1897.

On a remarqué aujourd'hui, pendant la séance, au Palais-Bourbon, la présence, dans la tribune du président de la Chambre, de MM. Bonfanti, sénateur italien, président de l'Association de la presse italienne, et Pompi, député de Pérouse, accompagnés d'un certain nombre de journalistes italiens. Ces messieurs, de passage à Paris, se rendent à Stockholm, pour assister au congrès de la presse. Plusieurs députés, parmi lesquels MM. Léon Bourgeois, Florentin, Lockroy, Raiberti, etc., se sont rendus auprès de ces messieurs, avec lesquels ils ont eu un court entretien.

Et maintenant, constatons l'absurdité du système qui consiste à découper en tranches hebdomadaires la discussion d'une loi dont les conséquences peuvent être aussi graves, aussi désastreuses que la loi sur le cadenas, et comme il est agréable pour un orateur appelé par l'ordre des inscriptions à prendre la parole dans la dernière partie d'une séance de voir la suite de son discours renvoyée à huitaine. Durant ce long intervalle, la Chambre est appelée à s'occuper de mille autres choses et quand le débat reprend, personne ne se souvient plus de ce qu'on a dit la semaine précédente.

M. Charles Roux a été victime de cette méthode de travail un peu incolore. Vendredi dernier, l'honorable député de Marseille avait entamé un magistral réquisitoire contre le projet dit «du cadenas», mais l'heure avancée ne lui avait pas permis d'arriver au terme de sa tâche. M. Charles Roux a donc été obligé, aujourd'hui, de rappeler en quelques mots les principaux arguments qu'il avait fait valoir, il y a huit jours. Cette petite récapitulation faite, l'orateur a repris sa démonstration pendant près de trois heures.

Malgré l'aridité de la question, il a réussi à s'imposer à l'attention de la Chambre par la clarté de son langage, par sa hauteur de vues, par la force de sa dialectique. M. Charles Roux a prouvé, clair comme le jour, que le cadenas ruinerait le commerce sans être d'aucune utilité pour l'agriculture, et si la Chambre avait pour deux liards de bon sens, si elle était capable de se rendre à l'évidence, le magistral discours du député de Marseille l'empêcherait de suivre le gouvernement dans la voie néfaste où celui-ci veut l'entraîner. Mais

j'ai dit plus d'une fois à Madeleine; mais elle ne voulait pas me croire.

Et comme Ameline ne cessait de dire et de redire qu'il se passait à la Figueire des événements aussi invraisemblables qu'un conte de fées.

«Je n'ai jamais lu de contes; mais je suis bien tenté de croire que c'est par l'ordre de M. Trayaz que Suquieira a entrepris Madeleine, que c'était une affaire concertée entre eux».

Cette idée la frappa beaucoup; elle en sentit toute l'importance. Non, elle ne pouvait plus douter de ce qu'on appelait son bonheur et de ce qu'elle s'obstinait à regarder comme son malheur; car s'il est doux d'être aimé d'un homme qu'on aime, il est bien malheureux d'être recherché par deux prétendants entre lesquels il faut opter, comme on choisit entre deux poupées quand on est petite. Quel labeur d'esprit quelle peur de se tromper! En vérité, elle se trouvait fort à plaindre.

Le sommeil fut lent à venir. Elle songeait à Silvére et à l'inoubliable baiser, et il lui semblait que l'amour est un grand bien, qu'aucun plaisir n'est comparable à certains chatouillements du cœur.

Elle demandait ensuite s'il était vrai que Paris fût une ville où l'on perdait la mémoire, et comment il pouvait se faire que Silvére ne lui eût jamais écrit. Puis elle se disait que si M. Trayaz avait réellement le cœur malade et si lui commandait de l'épouser, elle n'aurait pas le courage de dire non; elle croyait voir sa figure, ses orages sourcils, et un frisson la saisissait.

Pourquoi tant de gens s'entendaient-ils pour la chagriner? On savait bien que ce ma-

allez donc compter sur la sagesse de la Chambre en matière économique!

M. Charles Roux avait conscience de parler à des sages. Il n'en a pas, pour cela, failli un seul instant dans la défense des grands intérêts auxquels il a voué toute son énergie, tout son talent et, à maintes reprises, il a été longuement applaudi. Le succès qu'il a remporté est des plus grands, des plus légitimes. Aussi, quelle que soit l'issue de la lutte, il aura pour lui l'estime qu'on doit à un aussi vaillant champion et la satisfaction du devoir brillamment accompli.

Après les beaux discours de M. Charles Roux, M. Georges Graux est venu le soutenir, M. Baisan lui a répondu; puis on allait clore la discussion générale, lorsque M. Méline s'y est opposé. Le débat continuera donc vendredi prochain.

Au Sénat, rien d'intéressant.

Eugène Pourlet.

La Vie Littéraire

FERNAND GREGH

On sait que l'Académie Française vient de décerner une partie du prix Arclion-Dapersonne à un jeune poète de vingt-trois ans, M. Fernand Gregh. Il faut d'autant plus louer l'Académie de sa détermination que celui-ci est un peu révolutionnaire en matière de prosodie. Mais, sous la Coupole, on a voulu avec raison ne tenir compte que des belles inspirations, de la fièvre allure que présentent les vers de l'auteur de la «Maison de l'Enfance». Voici, du reste, un sonnet inédit que M. Fernand Gregh vient de publier dans le *Gaulois* et que nous reproduisons volontiers:

La Fenêtre

On profane la fenêtre ouverte sur l'Aurore,
Sur l'éblouissement frais du soleil d'avril,
Sur la brise fouettant notre sang purifé,
Qui, joyeux, bourdonnant sous notre front sonore!

Quand le ciel ébluit nos draps blancs de ses ors,
Nous suivons d'un regard nos couchers voisins,
Et, poussant les volets mal joints dans les gisements,
Nous respirons le grand ciel bien rayé d'essors!

Et l'aube entrain en nous, frissonnante, et le monde
Cède, au loin s'éveille dans la rumeur profonde;
Et nous rêvons longtemps, l'âme au doux vent ravie,
Luminieuses fenêtres ouvertes sur l'Aurore.

Et tu clos à jamais ton livre d'été,
O profane la fenêtre ouverte sur la Vie!

Le bruit avait couru que le jeune poète devait faire des concessions et apporter quelques changements dans la nouvelle édition de la «Maison de l'Enfance». M. Fernand Gregh a protesté; il entend, au contraire, ne rien changer, pas même un iota, à son recueil de poésies.

BARBIEY D'AUREVILLE

L'éditeur Alphonse Lemerre publie aujourd'hui deux œuvres posthumes de Barbey d'Aureville: un volume de vers, «Poussières», et un volume de poèmes en prose «Rythmes Oubliés». De l'illustre et regretté écrivain dont M. Paul Bourget disait qu'un homme fier ne peut souhaiter davantage que «l'apre et séculaire destinée», le *Gaulois* reproduit les vers qu'on va lire:

M'oubliez-les, vos longs cheveux de soie,
L'acier vos mains sur leurs touffes d'anneaux,
Qui réunis empêchent qu'on ne voie
Vos longs cils bruns qui font vos yeux si beaux!

Lisez-les bien, puisque toutes parcellées
S'écroulent autour de vos blanches oreilles,
Comme autrefois, quand vous étiez enfant,
Quand vos seins nus ne vous avaient quittés
Pour s'en aller où tous nos ans s'en vont
Et nous laissent dans la vie attristés.

Un cœur est plus vite que le front.
S'il est alors que vos blanches oreilles
Vont jetant tout aux bras de l'enfer,
Sans larmes aux yeux et rien dans la poitrine...
Rien qui fait pleurer ou souvenir!

Alors de ce temps montrez-moi quelque chose
En vous coiffant comme alors vous étiez;
Que je vous voie ainsi, que je repose
Sur vos seins nus mes yeux de pleurs mouillés...

Nul doute que ces œuvres posthumes n'obtiennent un très grand succès auprès de tous les admirateurs qu'a laissés l'auteur de «L'Enfer».

riage ne la tentait pas; mais sa mère le voulait. M. Suquieira le voulait, Virginie le voulait. D'instinct après l'image de Silvére la hant du nouveau, et ses yeux se remplirent de larmes.

Elle prit un grand parti: elle décida que se souvenir, réfléchir, prévoir est un travail fatigant et dangereux; qu'à chaque jour suffit sa peine; qu'il est inutile de s'alarmer d'avance de catastrophes qu'on ne peut empêcher; qu'il ne sert de rien de tourmenter sa tête, son âme et sa vie; qu'il y a dans les événements de ce monde des mystères qu'il ne convient pas d'approfondir, des fatalités auxquelles il faut se laisser aller comme l'oiseau s'abandonne au vent qui l'emporte.

Elle parvint à s'endormir; mais elle fit de mauvais rêves, et sa première pensée, en s'éveillant, fut qu'on se passait à la Figueire des nuits fâcheuses, que c'était un séjour funeste aux gens tranquilles, qu'ils y respiraient un air malsain, qu'elle voulait s'en aller, qu'elle s'en irait.

En ce moment, par la porte entrouverte de son cabinet de toilette, arriva jusqu'à son oreille la vague chanson d'un robinet qui s'égouttait, et, ayant promené son regard dans une grande chambre tendue de soie blanche et élégamment meublée, dont le soleil caressait les dorures, elle aperçut au pied de son lit la souriante Virginie, qui guettait le moment où elle ouvrirait les yeux pour lui offrir un bouquet de roses et lui annoncer que tout était prêt, que sa baignoire l'attendait.

Cela fit diversion à ses chagrins: il lui parut que s'il Figueire n'était pas un lieu de repos et de sûreté, on y trouvait en revanche ces douceurs de la vie qui, à vrai dire, se chatouillent

ABONNEMENTS

	Montevideo	Campagne
Un mois	\$ 1 00	1 20
Trois mois	3 00	3 50
Six mois	5 50	6 50
Un an	10 00	10 50

Numéro du jour . . . \$ 0 01

ancien . . . \$ 0 10

Les abonnements partent du premier et du quinze de chaque mois.

Les réductions pour semestres et années ne portent que sur souscriptions payées d'avance.

LICEO FRANCO-URUGUAYO

Dalman 127

COLEGIO PARA SEÑORITAS

Este acreditado establecimiento, franco-español ha sido dirigido por la inteligente educadora Señora María Trigueros de Arce. Todas las clases, tanto de diplomadas, como de las clases generales en francés y español, pueden cursar la música en toda extensión, dibujo, pintura, profesorado. Clases universitarias, etc. Como establecimiento para señoritas es único en la República.

INSTITUTO UNIVERSAL

Uruguay 283 a 201

COLEGIO PARA VARONES

Clases generales universitarias, Historia, profesorado, música, etc. Esmerada educación, disciplina. Visiten los padres antes de matricular a sus hijos en estas excelentes condiciones. En ambos colegios se reciben pupilos, internos y externos. Precios módicos.

AGUSTIN M. VAZQUEZ, Director.

UNE VERSION D'EXAMEN

Voici la traduction de la singulière version allemande donnée cette année au concours d'entrée à l'Ecole navale:

On divise, en général, les habitants du Göttingue en étudiants, professeurs, philistins et bestiaux, et ces quatre classes ne sont rien moins que nettement tranchées. La classe des bestiaux est la plus considérable. Il serait trop long d'énumérer ici le nom de tous les étudiants et de tous les professeurs ordinaires ou... extraordinaires: je n'ai pas, aussi bien, présents à la mémoire, dans l'instant, le nom de tous les étudiants et, parmi les professeurs, il en est qui n'ont pas encore de nom! tout. Pour les philistins, il faut que le nombre en soit fort grand: tels les sables, ou mieux, la bête au bord de la mer. Quand je les vois, le matin, plantés aux portes du tribunal académique, avec leurs visages crasseux et leurs blanches factures, j'ai peine à comprendre que Dieu ait pu créer tant de crapules.

Ce morceau, tiré des «Reichslieder», de Henri Heine, a dû joliment embarrasser les candidats. Pour être compris, selon la juste remarque de notre confrère, il ne demandait rien moins qu'une grande habitude de la langue usuelle et un peu celle de l'argot des étudiants, qu'une initiation générale à la manière du célèbre humoriste. Et tout cela, comme le dit le *Figaro*, on l'attend de jeunes gens qui, depuis deux ou trois ans, ne font qu'une heure d'allemand par semaine, et on veut qu'ils le trouvent sans dictionnaire!

FOOTBALL À GAVROCHE

Pourquoi dans votre article contre ce pauvre «Chinois de paravent», lui fournissez-vous des arguments qui prouvent une fois de plus qu'il a raison?

Ainsi vous avouez candidelement qu'une de vos amies vous a fait une grande peine en trompant son mari qui était le plus charmant garçon du monde et ne méritait pas cette injure.

Ignorez si cette petite histoire s'est passée derrière un des paravents dans lequel vous m'incrustez comme chinois, mais avouez que si au moment psychologique j'eusse pu sortir de ma feuille de soie et appliquer un léger coup de cravache (cravache vous ennuyez) meltons de martinet, sur les charmes rebondissants de ce d'homme mettait l'air au grand préjudice du son mari, j'aurais rendu un grand service à ce dernier et vous n'auriez pas eu de chagrin.

Et non content de me raconter cette agréable aventure vous assurez que toutes les femmes, vous comprise, refuseraient de se marier à ce pauvre Chinois de paravent, par crainte des coups de cravache. Jo ne vois croix pas Malama, je suis plus généreux que vous pour le sexe faible, je sais qu'il y a des exceptions, je vous en crois une et je vous rends mon martinet.

Mais tout cela ne change guère la question et puisque vous avouez que le changement est bon et que les officiers du 31^e d'artillerie sont irrésistibles, je comprends le chinois qui met sa femme à l'abri de la mitraille en la tenant par le cou, mais qui ne laisse pas d'avoir leur prix.

XXI

A peine débarqué, Silvére Savagin avait couru chez M. Martigne, qui n'était pas docteur, n'avait pu le recevoir.

Il ne réussit à le joindre que le surlendemain, et contre son attente, il fut froidement accueilli.

M. Trayaz avait appris par le canal de Mme Verlaque que son neveu allait faire à Paris et sur qui cet écervelé se reposait du soin de le tirer d'embarras, il avait avisé.

Il entendait le tenir par Ameline, il entendait aussi lui couper les vivres.

Il pensait qu'un amoureux qu'on contrariait dans ses plans de mariage, et qui, par surcroît, est en danger de mourir de faim, devient souple comme un fil de caoutchouc, qu'on en fait tout ce qu'on veut.

Jadis, il s'était mis en rapport avec M. Martigne pour savoir exactement ce que valait Silvére, et il lui avait fait part de son grand projet; il était naturel qu'il lui expliquât pourquoi ce projet était demeuré en suspens. Le jour même du départ de son neveu, il écrivit une longue lettre, dont les dernières lignes étaient ainsi conçues:

«Vous le voyez, il avait rompu avec moi, il vient de rompre avec Mme du Rins, il rompt avec tout le monde. Si vous avez quelque amitié pour lui, ne lui venez pas en aide.

(A suivre.)

Peniteton du «Courrier Franco-Oriental»

(67) Da 25 Juillet 1897

VICTOR CHERBULIEZ

APRÈS FORTUNE FAITE

Cette pensée, qu'elle n'avait jamais eue, lui causa une telle émotion qu'elle poussa un long et gros soupir.

LA REPUBLICANA

Gran manufactura á vapor de tabacos, cigarros y cigarrillos

JULIO MAILHOS

Avenida General Rondeau 354 A 358, Depósito General y Oficinas:
Calle 18 de Julio núm. 47
MONTEVIDEO

ARMERIA DEL CAZADOR

CASA INTRODUCTORA

Armeria, Cuchilleria, Quincalleria y Platina
VENTAS POR MAYOR Y MENOR

JUAN M. MAILHOS

Calle 18 de Julio esquina Andes—MONTEVIDEO

"L'UNION"

Compagnie d'Assurances Française contre l'incendie
(FONDÉE À PARIS, 15, RUE DE LA BANQUE EN 1825)

Statuts payés depuis son établissement 202.000.000 de francs

CAPITAL ET GARANTIES 100.000.000 DE FRANCS

Direction particulière pour la République O. de l'Uruguay

A. de SAAVEDRA

169-CERRITO-169

MONTEVIDEO

CARLOS SPANGENBERG & C. A.

CASA INTRODUCTORA

25 DE MAYO, 381 Y 383

MONTEVIDEO

Especialidad en Artículos de Muebleria y Tapiceria.—Tipos para Imprenta.—Papeles para Imprenta y Litografías.—Cartones.—Artículos de Ferreteria

FÁBRICA DE PESAS Y MEDIDAS

MÉTRICAS DECIMALES

VENTAS POR MAYOR Y MENOR

BALANZAS

DE TODAS CLASES Y DIMENSIONES

MEDIDAS

De Estadio y Lata para Líquidos

Casa Martin Damé

EUGENIO GRANGE, Sucesor

Medidas para Carbon y Granas

Metros y Romanos de pylon con ó

sin plato de todos tamaños

Básculas de 300 kilos hasta 10.000

para almacenes y barracas

PRECIOS MODICOS

89, Uruguay, 89 — MONTEVIDEO

ULTIMA NOVEDAD

Perfumeria

IXORA

ED. PINAUD

PERFUMISTA

JARDIN.....IXORA

ESENCIA.....IXORA

AGUA de Tocador.....IXORA

POMADA.....IXORA

ACEITE para el Pelo.....IXORA

POLVOS de Arroz.....IXORA

COSMETICO.....IXORA

VINAGRE.....IXORA

37, BOULEVARD DE STRASBOURG, 37

PARIS

MODISTERIA DEL ARAPEY

MADAME AUGUSTINE

219, CALLE ARAPEY, 219

Entre 18 de Julio y San José

Montevideo.

RESTAURANT DE PROVENCE

TENUE PAR AUGUSTE GREGG—Reaños comestibles pour voyageurs

On prend des pensionnaires à prix très modérés.—Nourriture et logement 1 piastre 20 par jour.—Salons pour familles.—On porte à domicile.—A côté du Palais du Gouvernement, à portée de tous les tramways, près du Théâtre Solís.

Ciudadela, 118, 150, 152 et 154

BAÑOS DEL TEMPLO

DE AUGUSTO GREGG

20 — CALLE CAÑELONES — 20

SE ATIENDEN TODAS LAS SOCIEDADES DE SOCORROS MUTUOS

PRECIOS CORRIENTES

PRECIO	PRECIO	PRECIO	PRECIO
Baño higiénico, con ropa, \$ 0,30	\$ 3,20	Baño sulfureo, con ropa, \$ 0,50	\$ 5,00
" sin ropa, " 0,20	" 2,00	" " " " " 0,50	" 5,00
" de similitud, con ropa, " 0,40	" 4,00	" de ducha escocesa, con " 0,40	" 4,00
" sin ropa, " 0,30	" 3,00	" " " " " 0,40	" 4,00
" de afrocho, con ropa, " 0,40	" 4,00	" " " " " 0,40	" 4,00
" sin ropa, " 0,30	" 3,00	" " " " " 0,40	" 4,00
" alcalino, con ropa, " 0,40	" 4,00	" " " " " 0,40	" 4,00
" sin ropa, " 0,30	" 3,00	" " " " " 0,40	" 4,00

GRAN FÁBRICA A VAPOR DE CALZADOS

— DE —

Máximo Seré, Hermano y Ca.

Esta casa, especial en surtidos de campaña previene á su numerosa clientela y al público en general, que sus talleres funcionan con la regularidad suficiente para dar cumplimiento al pedido mas exigente.

61, Calle Uruguay, 61 — Montevideo

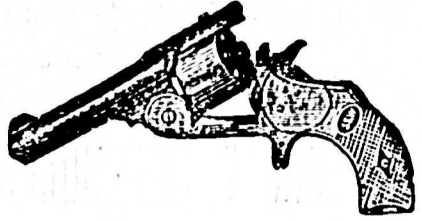
ARMERIA ORIENTAL

129—Calle Iturzaing6—129

QUINCALLERIA

Cuchilleria y Artículos

BAZAR



GRAN SURTIDO

DE

ARTICULOS

de Esgrima

Casa introductora de armas, pertrechos de guerra y para cazadores. Orfebreria Cristofle garantida. Se hace toda clase de composuras y trabajos de armas.

VERNINK Y DESTEVES

Montevideo

NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ

DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE UNIVERSEL

EN SIX VOLUMES

La Librairie Larousse a commencé le premier avril la publication d'un nouveau DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE, en six volumes, infiniment supérieur à tous les points de vue, aux ouvrages du même genre parus jusqu'ici.

Le NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ contiendra

DEUX FOIS PLUS DE MATIÈRES ET DIX FOIS PLUS D'ILLUSTRATIONS

que les ouvrages similaires. Les facilités de paiement accordées en permettront l'acquisition à tout le monde.

Le NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ formera 6 volumes in 4° imprimés sur trois colonnes, dans le même format que le grand LAROUSSE. Rédigé par des auteurs d'une grande compétence, bien proportionné dans toutes les parties, donnant sur chaque chose l'essentiel, il est fait sur le même plan que son illustre devancier. La richesse du vocabulaire sera incomparable: aucun mot de la langue ne sera omis, même les mots les plus nouveaux, l'argot, les mots étrangers qui se sont introduits peu à peu dans notre langue, les termes vulgaires, etc.

Les questions philosophiques, politiques, religieuses et sociales seront exposées avec l'impartialité la plus absolue.

L'illustration, d'une importance si capitale aujourd'hui dans un ouvrage de ce genre, est l'objet de soins tout particuliers.

Des milliers de gravures, exécutées spécialement pour le Dictionnaire, complètent le texte et le rendent plus aisément compréhensible.

SOUSCRIPTION A FORFAIT:

40 piastres or en fascicules, en séries (10 fascicules) ou en volumes brochés.

50 piastres or en volumes reliés demi-chagrin.

Payable par semestre, en cinq versements égaux, le premier ayant lieu en souscrivant.

N. B.—La souscription à forfait garantit le souscripteur contre toute augmentation de prix, pendant la publication de l'ouvrage.

Remplir et signer le Bulletin de souscription ci-joint et l'adresser:

Administration du «Courrier Franco-Oriental», 46 Macliel, MONTEVIDEO

Des portraits nombreux (innovation fort intéressante), dessinés d'après les documents les plus dignes de foi, fixent l'image des personnages illustres de tous les temps et de tous les pays.

Des tableaux synthétiques facilitent dans l'esprit du lecteur la formation des vues d'ensemble et des idées générales.

Enfin, des cartes en noir et en couleurs, soigneusement tenues à jour, forment un ensemble de documents géographiques aussi précieux qu'abondants.

MODE DE PUBLICATION

Le Larousse illustré, en 6 volumes, est publié par fascicules qui paraissent chaque semaine, depuis le 1er avril 1897. (Les souscripteurs pourront, s'ils le préfèrent, recevoir l'ouvrage par séries de 10 fascicules ou par volumes, au fur et à mesure de l'apparition de chacun d'eux. Voir le Bulletin de souscription).

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Souscription à forfait: 40 piastres or, en séries de 10 fasc., en vol. brochés, 50 piastres or, en volumes reliés

Payable par semestre en cinq versements égaux.

Je, soussigné, déclare souscrire à un exemplaire du NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ en six volumes au prix à forfait de

que je m'engage à payer à raison de 8 piastres par

semestre, le premier paiement ayant lieu en souscrivant.

L'ouvrage devra me parvenir franco par (séries de 10 fasc.—volumes brochés—volumes reliés) au fur et à mesure de l'apparition.

(Bayer les mots d'envoi non choisis)

Nom et Qualité bien lisible)

Adresse

le

SIGNATURE

J. DURANDEAU

ARTICULOS FRANCESES

MUEBLES, TAPIERIA

Especialidad en muebles de fantasia para salon, Bronce y objetos de arte

Montevideo.

URUGUAY, 22 y 24.

Grand Vignoble du Parc Giot

PRECIOS CORRIENTES DE LOS VINOS DE 1897

A DOMICILIO, AL CONTADO, POR NO TENER COBRADORES

Una botellera de 200 litros sin casco \$ 21,00	sea el litro ó kilo \$ 0,12
Médo " 100 " " 12,50	" " " " " 0,12 1/2 mil.
Costa " 50 " " 6,50	" " " " " 0,13
Damañas " 15 " " 2,10	" " " " " 0,11
Vinagre de vino, " " " " " 0,20	" " " " " 0,20
Grapa, " " " " " 0,60	" " " " " 0,60

Toda diferencia en mas ó en menos se abonará ó se descontará al mismo precio.

Los cascos se pagan \$ 2,00 por botellera; \$ 1,50 por malia; \$ 1,00 por cuarterola; \$ 0,60 por damajana, y se abonará al mismo precio devolviéndolos en buen estado.

Un carruaje al-hoc sale de la GRANJA GIOT todos los días para el reparto en Montevideo.

POR ORDENES: GRANJA GIOT, S.M. 2051, TELÉFONO LA COOPERATIVA.—AL COCHERO REPARTICION.

AL ESTABLECIMIENTO Y FERIA

Se puede visitar la Bodega y probar los vinos

Se recoge hacer los pedidos con 3 ó 4 días de anticipación y poner el vino de un caso, en una sola vez, en botellas ó damajanas bien tapadas y acostadas para conservar la calidad del vino.

Gran Hotel del Parque Giot

EN COLON

Dirigido por ALBANELL Y RAYMOND

Los que suscriben participan al público haber tomado el Hotel Parc Giot, en Colon, y que de común acuerdo con la Compañía del F. C. C. del U. han establecido el pasaje de día y vuelta, tramway de la estación Colon al Hotel y vice-versa, y un almuerzo ó comida confortable por el módico precio de un peso oro por persona.

Esperando la nueva empresa la protección del público, se suscriben att. y ss. s.

Albanell y Raymond.

LYCÉE CARNOT

41-Rue Mercedes-41

DIRECTEUR: LOUIS PARDON

L'enseignement est divisé en trois parties: 1.° enseignement primaire supérieur; 2.° enseignement commercial; 3.° enseignement universitaire.

La méthode d'enseignement est essentiellement française; les cours se font simultanément en français et en espagnol; les élèves parlent français, espagnol, anglais, italien.

Les langues enseignées sont le français, l'espagnol, l'anglais, l'italien.

Le directeur du Lycée s'est assuré le concours de professeurs de notoire compétence, afin de pouvoir donner aux enfants et aux jeunes gens qui lui seront confiés, l'instruction complète que réclame leur avenir.

Les pensionnaires et demi-pensionnaires admis dans l'établissement sont traités comme en famille.

Cours de peinture, dessin, architecture, etc., etc., par le professeur M. Alamo de 8 à 10 h. du soir.

MONTEVIDEO

Feuilleton du «Courrier Franco-Oriental»
(68) Du 25 Juillet 1897

MEMOIRES DE M. GORON

Ancien chef de la police de sûreté

II.—A TRAVERS LE CRIME

CHAPITRE II

LES DEUX ASSASSINS

Un autre point embarrasse les magistrats instructeurs: Geissler est-il ou n'est-il pas le vrai nom de l'assassin? C'est toujours tout au moins celui sous lequel il était connu à Paris des personnes qui le fréquentaient.

Dans l'après-midi d'hier, M. Goron a reçu une importante déclaration, celle d'un négociant, M. X..., qui connaissait particulièrement l'assassin.

Ce dernier lui avait, mercredi dernier, la veille du crime, donné rendez-vous pour le vendredi suivant pour lui restituer une somme d'argent assez importante qu'il lui avait empruntée.

Il n'y avait pas un mot de vrai dans tout cela.

Mais les autres récits étaient exacts. M. Guillot était furieux, le parquet aussi, et le lendemain soir, on pouvait lire dans le Temps:

Au parquet, l'on se montre très irrité des indiscrétions commises au cours de l'enquête, et grâce auxquelles les journaux ont pu faire connaître au public la trouvaille des manchettes et de la ceinture de l'assassin.

D'après les magistrats, le meurtrier ayant tué les trois personnes qui, pensait-il, le connaissent seuls dans la maison, devait se croire assuré de l'impunité, lorsque, au contraire, pour employer l'expression très caractéristique d'un juge d'instruction, il avait laissé sur le lieu du crime sa carte de visite.

Dès le premier moment, il était connu, et l'on savait dans quel garni il était descendu et on savait aussi qu'il y avait laissé sa valise de cuir jaune que M. Taylor a transportée à son cabinet; des agents apostés aux abords de la maison guettaient le coupable, qui se croyant inconnu, aurait pu revenir, pensent les magistrats, chercher sa valise ou l'envoyer chercher par quelqu'un qui aurait été filé. L'assassin ayant appris au contraire que son identité était établie, toutes ces mesures ont échoué.

M. Guillot ne fit très grise mine; pen s'en fallut qu'il ne m'accusât d'avoir livré moi-même mon cocher à l'indiscrétion des reporters.

Néanmoins, comme il était obligé de compter à ce moment avec la Presse, ainsi qu'un simple chef de la Sûreté, il fit insérer le lendemain, dans la Gazette des Tribunaux, organe officiel du Parquet, dans les grandes occasions, la note suivante:

«Le magistrat instructeur, muni dès la première heure, par suite de ses perquisitions, de renseignements de la plus haute importance, pensait que le plus sûr moyen d'arriver promptement à une arrestation, était de recommander le secret le plus absolu sur certaines particularités dont la divulgation devait favoriser la fuite du meurtrier.

D'imprudentes indiscrétions commises par la Presse imposent à l'instruction une marche différente de celle qu'elle comptait suivre.

En présence de publications trop complètes pour laisser le coupable dans l'ignorance des moindres détails pouvant l'intéresser, et trop inexactes pour associer le public à sa recherche, il devient nécessaire de donner son signallement et celui des bijoux qui paraissent avoir été volés.

L'auteur présumé du crime serait un nommé Henri-Gaston Geissler, trente-cinq ans, environ, taille 1m70, mince, moustaches noires, teint bistré, physionomie sournoise et muraire, ayant l'air d'un déclassé, assez bien habillé. On le croit originaire d'Autriche. Il parle plusieurs langues; il paraît avoir été peintre ou photographe; il aurait fréquenté les femmes galantes et servi d'entremetteur.

Les objets suivants paraissent avoir été volés:

Une bourse en or à petites mailles avec un écusson;

Une bourse semblable en argent sans écusson;

Une petite montre en forme de cœur ornée d'émail bleu avec brillants;

Une bague dit jonc, avec un très gros solitaire;

Deux gros solitaires montés en bouches d'oreilles;

Une petite croix de cou avec brillants;

Un bracelet à mailles d'or avec diamants formant fermoir;

Deux petites broches formant polichinelle et poisson;

Toute personne ayant des renseignements à donner sur la victime devra s'adresser à M. Guillot, juge d'instruction.

L'émotion fut très grande. Pour tout le public, l'assassin fut incontestablement Gaston Geissler.

Et naturellement l'on commença à bagner M. Taylor qui ne savait pas arrêter l'introuvable Geissler. Un député-avocat, M. Eugène Delattre, adressa au ministre de l'Intérieur la lettre suivante, qui fit le tour de la Presse:

«Monsieur le Ministre,

Lors de la discussion sur l'assassinat du préfet de l'Eure, je disais à la Chambre: «Que

le préfet de police offre une prime de 20,000 francs à qui trouvera l'assassin et, sous peine de jours, le coupable sera entre ses mains.»

Cette proposition, écrivait le Journal des Débats, est la plus sensée qui ait été produite.

Aujourd'hui, si les renseignements fournis par la Presse sont exacts, l'Etat va hériter de l'enfant de la dame Regnault. Ne serait-il pas juste de prélever sur cet héritage une prime de 20,000 francs au profit de celui qui trouvera l'assassin?

Cette méthode réussit à l'étranger; un grand établissement financier, en France, l'a suivie, il y a peu d'années, avec plein succès.

Recevez, Monsieur le ministre, l'expression de mes sentiments dévoués.

Eugène DELATTRE.

Cette proposition fut approuvée ou combattue par un grand nombre de journaux. Et Paris fut remué par le mystère de ce crime, plus qu'il ne l'a été par les scandales politiques dont j'ai parlé dans la première partie de cet ouvrage.

(A. Suivre.)